

« L'ENFANT DONT ON REVAIT AUTREFOIS... »

L'enfant idéal, l'enfant imaginaire...

Le rêve accompagne toujours l'inconnu et nourrit le mythe.

Toute société a un projet, une vision du monde et de l'avenir, et l'enfant y tient toujours une place essentielle, puisqu'à travers son constant renouvellement, l'enfant est le symbole même de sa permanence.

Les sociétés européennes des siècles passés ont imaginé un modèle dont les textes littéraires et médicaux, les récits du folklore et la tradition orale révèlent les traits majeurs. Et il y a un peu plus d'un siècle, ce modèle était encore très présent à la mémoire des femmes et des hommes, surtout à la campagne.

Comment résoudre cette interrogation essentielle : que sera l'enfant qui croît jour après jour à l'abri du regard ? Comment savoir ? Comment savoir avant le temps, le temps de la naissance ?

Qu'était donc autrefois cet enfant rêvé, puisque jusqu'à l'accouchement, le ventre de la femme était le lieu d'un secret ? Aujourd'hui le recours à une échographie toujours plus fine permet de percer ce secret. C'est qu'il nous faut savoir, impatients que nous sommes ! Et par là, désormais, le rêve en effet n'a plus sa place.

D'abord quelques rappels à propos du cadre dans lequel s'inscrit cette vision de l'enfant idéal.

L'image que nous avons aujourd'hui de l'enfant est récente au regard de l'histoire. On sait que le jeune enfant fut longtemps mal distingué de l'adulte et qu'il n'existait pas avant le 18^e siècle de « catégorie » enfant : en fait, celui-ci était considéré comme un adulte en réduction, un adulte en devenir, un simple rejeton du tronc familial. Alors que dire de l'enfant non-né, l'enfant en espérance, l'enfant souhaité ?

Vous avez dit « enfant idéal » ?

L'image de l'enfant idéal résulte en réalité d'une double approche : celle de la mère et celle de la société. Et même d'une triple approche si l'on ajoute le cas unique de l'enfant-Christ à la présence si forte, surtout à partir de la réforme catholique du XVII^e siècle.

L'IDEAL MATERNEL

Un archétype d'enfant idéal s'est imposé pendant des siècles, voire des millénaires à la culture occidentale. Curieusement, il n'a guère retenu l'attention. Peut-être parce que les textes -surtout médicaux et folkloriques- ont

principalement mis l'accent sur la détermination du sexe de l'enfant à naître. Il suffit de feuilleter les nombreuses brochures de la littérature populaire, la « Petite Bibliothèque bleue » ou le « Grand Albert » pour s'en convaincre : garçon ou fille et recettes pour savoir... Mais aussi toutes les « recettes », les tests que la tradition recommandait aux femmes enceintes pour savoir... Avec cette idée toujours sous-jacente que le garçon est une meilleure aubaine que la fille...

Le regard que la mère porte sur le fruit qui lentement mûrit dans son ventre résulte de sa sensibilité personnelle, de ses attentes, de la manière dont il est sensé vivre dans ce ventre maternel : un ventre chaud et protecteur mais qui, enfermant l'enfant, est conçu aussi comme une cellule où celui-ci est retenu. Ventre-four et ventre-prison tout à la fois.

L'enfant est en effet le locataire temporaire d'un antre aux mystérieux recoins, prisonnier d'un labyrinthe de viscères moites qui le cernent de toutes parts.

On pense qu'il sommeille, attendant patiemment l'heure de la délivrance. Cette vision est conforme aux représentations des traités médicaux des siècles classiques où, suivant la tradition hippocratique, il est volontiers figuré assis, les yeux clos, les bras reposant sur les genoux pliés. Et l'image de l'enfant au ventre de sa mère est en effet celle d'un enfant fait, présentable, humain, rarement celle d'un fœtus, sauf lorsqu'on en vient à évoquer les théories de la génération. Au début du 17^e siècle, le médecin Jacques Duval en donne une description qui combien la connaissance de la vie intra-utérine demeure schématique, superficielle chez les hommes de l'art :

« La situation de l'enfant (...) est telle que la tête est réfléchie contre-bas, ayant le menton fort près de la poitrine, la face inclinant vers l'ombilic, comme s'il était curieux de voir le lieu par lequel sa nourriture lui est portée. L'épine du dos est courbée, le bras dextre est tellement fléchi que le coude est au flanc, la main étendue de son long sur le col, étant les doigts dressés vers l'oreille senestre. Pour le fait du bras gauche, le coude obtient presque pareille situation vers le flanc dudit côté que le dextre. Mais la main est située entre la poitrine et la gorge, le pouce étant fléchi dedans. La jambe dextre située (de telle sorte) que le talon touche la fesse gauche, et le bout du pied est relevé vers les parties génitales ». (*Des hermaphrodites, accouchemens des femmes*,... 1612).

On dissimule sous un verbiage qui se veut précis, savant, une absence de savoir réel. La médecine intra-utérine est encore dans les limbes.

Le temps de la grossesse

Entre le 4^e mois de la grossesse et le terme, l'enfant est sensé bouger sans cesse. Il passerait alors alternativement par des périodes de repos et d'agitation.

Il a besoin de calme et de sommeil mais subitement s'éveille et se lance dans un mouvement désordonné, avant de se rendormir à nouveau. La croyance à « l'enfant qui dort », parfois sur un laps de temps de plusieurs mois, voire plusieurs années, n'est pas propre à la culture occidentale. En Afrique du nord, jusqu'à une époque récente, la femme stérile invoquait le prétexte du sommeil de son fœtus imaginaire pour éviter la répudiation.

Et puis l'enfant naît...

« Enfant pas mûr, enfant pas cuit »

Selon son aspect, sa couleur, sa vitalité, on se pose des questions : comme un gâteau ou un rôti qui sort du four, on s'interroge sur son degré de cuisson, de maturation : les métaphores culinaires accompagnent toujours la croissance de l'enfant et souvent revient l'image du ventre-four : la mère est « cuisinière de son enfant ». Le ventre maternel est donc imaginé comme un four où lentement la pâte du petit d'homme lève et se dore.

L'enfant que l'on souhaite voir sortir de ce four maternel est un enfant « à point » : ni trop, ni pas assez cuit. Mais tout est question bien sûr d'appréciation ! En général est considéré comme « trop cuit » l'enfant qui naît avec la peau mate, le teint plombé, les cheveux noirs et abondants, soit parce que la femme a un tempérament trop fort et que la cuisson a été trop intense, soit parce que la naissance a tardé, l'enfant se refusant à sortir du ventre protecteur. En tous cas, voilà bien un enfant qui est resté trop longtemps au four ! A l'inverse, le petit prématuré, lui, est trop pâle, trop petit, trop maigre ; il est comme une pâte mal saisie qui est retombée avant de lever...

Les théories de la génération s'accommodaient fort bien de ces écarts, puisque l'enfant était considéré comme pouvant naître à 7 ou 11 mois de grossesse... Or, entre ces deux « loupés » de la cuisson, il y avait place pour un modèle idéal : le modèle de l'enfant vigoureux, à la peau rose, « blond et frisé », le rejeton dont rêvaient toutes les femmes enceintes.

Cette image de la bonne cuisson qui fait le bel enfant et permet au nouveau-né de supporter les agressions du monde extérieur s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Dans le Vivarais et le Forez dire aujourd'hui encore d'une personne qu'elle n'est « pas bien cuite » ou qu'il « lui a manqué un fagot », (...de bois, pour chauffer le four), c'est souligner son manque de maturité et de jugement.

La quête de l'enfant idéal : les rites de dévotion

Le thème de l'enfant frisé traverse les textes qui évoquent au XIX^e siècle les rites de fécondité et de protection de la grossesse auxquels les femmes se soumettent volontiers, tant en Bourgogne qu'en Bretagne, en Bresse qu'en Touraine.

Dans cette quête, elles fréquentent volontiers des sources fécondantes, celles qui vont permettre la chose la plus sacrée qui soit, l'espérance d'une descendance, ces sources qui sont également celles qui accordent l'enfant souhaité.

La plupart de ces sources avaient été christianisées et placées sous le patronage d'un saint ou de la Vierge. C'était le cas à St Jean-des-Eaux près de Tournus où les femmes de la Bresse proche venaient invoquer saint Jean Baptiste.

Le rite pouvait se dérouler aussi sur les confins de plusieurs communautés, près d'une vieille pierre sainte contre laquelle les femmes en quête d'enfants venaient se frotter le ventre ou sur laquelle elles glissaient. Ainsi à Burgy dans le Mâconnais, les futures mères demandaient un enfant blond à proximité d'un mégalithique situé à la limite de deux paroisses que l'église avait christianisé en le flanquant d'une croix

Parce que situées dans des solitudes, ces lieux de dévotions échappaient généralement au contrôle de l'Eglise, même lorsqu'un ermite desservait la chapelle abritant la source et la statue du protecteur. Car l'Eglise se méfiait beaucoup des ermites dont certains comportements n'étaient pas jugés très catholiques. C'était là en effet bien souvent le domaine des « faux saints », des personnages réels ou imaginaires que les femmes invoquaient volontiers pour avoir de beaux enfants. Des saints sexuellement typés, tel saint Greluchon ou Guerlichon, dont on venait racler « la cheville » dans l'espoir d'avoir des enfants frisés en Berry, en Bourgogne et en Touraine, ou encore saint Freluchot, dont les paysannes du Morvan attendaient elles aussi un beau rejeton.

La femme ne se serait jamais soustraite à ces rites profondément enracinés, remontant souvent au Moyen Âge et peut-être même aux temps gallo-romains. L'exemple de la source de Saint-Sernin-du-Bois près du Creusot témoigne de l'accumulation de ces différentes strates de la croyance, puisque les femmes y invoquèrent successivement le dieu gaulois cornu Cernunnos, puis à l'époque gallo-romaine Belen-Borvo, dieu des sources curatives représenté nu sous la figure d'un jeune homme à la chevelure bouclée, enfin saint Gervais auprès duquel vers 1880 les femmes enceintes venaient demander un « enfant blond et frisé ».

Cette référence constante à la chevelure n'est pas anodine : elle remonte à l'antiquité, puisque les cheveux contribuaient déjà à définir les canons de la beauté : au 18^e s. ne continuait-on pas à dire d'une personne qui avait une belle chevelure qu'elle avait « une belle tête » ? Mais on ne peut écarter l'hypothèse que « frisé » ait été synonyme de vigoureux. Le culte rendu près de certaines sources à saint Greluchon signalé plus haut ou à ses avatars incite à le penser. Les femmes viennent y implorer « le bon saint » pour avoir des enfants et les jeunes filles lui demandent un mari fidèle et vigoureux, entendons puissant dans

l'étreinte. L'attente quasi obsessionnelle d'un enfant plein de vie et robuste était propre à tous les milieux sociaux. La famille royale elle-même n'échappait pas à cette appréhension. Le qualificatif de « vigoureux » que recevait l'héritier au trône d'Espagne, le prince des Asturies, à sa naissance était un moyen assurément d'exorciser cette crainte. Or, un jour l'un d'eux mourut peu après être né et l'on dut se résigner à annoncer la nouvelle qu'on libella ainsi : « Sa Majesté la reine d'Espagne a donné naissance à un « vigoureux » prince des Asturies qui n'a vécu que quelques heures ».

On peut donc interpréter cette quête du bel enfant comme une réponse à l'angoisse des mères. Car ce qu'elles craignent par-dessus tout c'est l'enfant languissant, rachitique, qui « ne se tient pas », l'enfant « noué », pas vraiment humain, parce que victime de quelque maléfice, comme le fait penser la croyance au « changelin », cet enfant malingre et souffreteux que des fées malintentionnées substituent à l'enfant du couple. Le bel enfant est donc aussi une revanche sur le sort jeté et sur toutes les difficultés de la grossesse.

Il faut mettre aussi l'image de l'enfant bouclé, « à tête d'ange », en relation avec ce que les mères ou futures mères pouvaient désormais contempler à partir du début du 17^e siècle, lorsque la réforme catholique a commencé à imposer une nouvelle morale de la famille et du couple. Tableaux et statues de la Vierge à l'Enfant, souvent entourés d'anges et du petit saint Jean apparurent dans les lieux de culte et dans l'espace privé. On ne peut écarter cette visualisation d'un modèle de beauté mis soudain sous les yeux de fidèles qui n'avaient jamais eu jusqu'alors l'occasion de quelque représentation que ce soit, surtout à la campagne. Et alors quel décalage entre de telles « images » et la réalité des enfants souvent sales et morveux que l'avait sous les yeux !

Cette quête de l'enfant idéal s'accompagnait, comme aujourd'hui, de recommandations alimentaires. Quelle « femme grosse » n'a pas rêvé autrefois d'un enfant au beau visage, au joli teint qu'une alimentation dépravée risquait de contrarier. Bien qu'elle ne sache rien de l'évolution physiologique du fœtus, la femme sent intuitivement que son alimentation n'est pas sans effet sur le fruit qu'elle porte. Il se trouve toujours quelqu'un pour lui rappeler les vertus supposées de telle ou telle plante ou de tel ou tel condiment. Le cotignac, une gelée de coing ferme et appétissante, se voit paré de toutes les vertus, comme le souligne un médecin, Primrose, auteur d'un célèbre ouvrage intitulé « *Traité sur les erreurs vulgaires de la médecine* » et publié à Lyon en 1689, qui tente de débusquer ce qu'il considère donc comme des « erreurs populaires » :

« Il y a, note-t-il, des bonnes femmes qui, dans leur grossesse, mangent force cotignac afin, disent-elles, que leur enfant ait bon esprit, ayant peut-être entendu dire qu'il favorise la faculté rétentrice du cerveau, en le desséchant, parce qu'étant encore tendre comme de la cire molle, il reçoit aisément l'impression et la vertu du cotignac ».

Les nouvelles boissons stimulantes, tels que le café, le thé ou le chocolat passent certes pour rendre les enfants plus robustes. La prudence pourtant est de mise, surtout avec le chocolat ! Mme de Sévigné se fait l'écho auprès de sa fille enceinte des dangers de cette « drogue » dont on commence à faire une consommation, à ses yeux, exagérée. Il faut, dit-elle, d'autant plus s'en méfier qu'il est susceptible de colorer fortement le fœtus... Et de citer l'exemple de « *la marquise de Coëtlogon qui en prit beaucoup, lui écrit-elle, et qui a eu un petit garçon noir comme un diable qui mourut* ». Triste conséquence des nouvelles modes et interrogation des contemporains sur le vrai père !

Et puis il y a ces pratiques coutumières qui certes ne sont pas dangereuses mais n'en restent pas moins sales et empreintes de superstition. Comme celle qui persiste en Lorraine jusqu'en plein 19^e siècle et qui consiste à barbouiller le visage du NN avec le placenta « *afin de lui rendre le teint clair et, s'il a des taches cutanées de l'en débarrasser* ». Quant au cordon ombilical, il est conseillé de l'appliquer sur les yeux parce qu'il passe pour éclaircir la peau, ce que l'on recherchait par-dessus tout.

Les femmes attachent beaucoup d'importance aux yeux, à leur expression surtout. Des yeux enfoncés renvoient au père, surtout si celui-ci est âgé : « Ceux (des enfants) qui ont les yeux enfoncés ont été engendrés d'un vieillard » écrit le Laurent Joubert ; ce qui montre qu'en ce début du 17^e siècle les médecins peuvent encore véhiculer les pires sornettes.

Mais on se soucie également beaucoup de la couleur des yeux. Si bien qu'en Alsace où on les aime noirs, les femmes enceintes n'hésitent pas avaler quelques rasades d'eau de vie de cerise (« Kirchwasser »), au tout début de leur grossesse, dans l'espoir de voir leur souhait réalisé...

Ce recours aux boissons fortes surprend, mais il n'est pas rare aux 17^e et 18^e siècles lorsqu'il s'agit de favoriser la venue d'un bel héritier. Juste avant l'accouchement, la femme accepte volontiers un peu d'eau de vie pour se donner du courage et aider en même temps l'enfant à se débarrasser de l'enduit sébacé, cette matière caséuse qui, selon l'opinion commune, n'est qu'un résidu de sperme paternel... puisqu'on admet que des relations sexuelles peuvent exister pendant la grossesse : elles satisfont l'appétit sexuel du mari et passent pour donner à l'enfant son air de famille...

Envies et visions

Comme le fœtus est toujours considéré comme une pâte molle, une cire sur laquelle sur laquelle se décalquent les impressions de la mère, le pouvoir attribué à l'imagination de celle-ci est sans limites et il faut donc s'en méfier. Par ses fantasmes et ses rêves, la femme « impressionne » son enfant en bien et en mal. Ambroise Paré qui passe pour avoir contribué l'un des premiers à la

connaissance de la science obstétricale, n'échappe pas toujours au préjugé. Il rapporte avec sérieux des histoires abracadabrantes où les femmes ont conçu des enfants anormaux parce qu'elles avaient eu la vision d'un monstre. Le regard de la mère est en effet considéré comme susceptible de fixer une scène. Dès lors, quoi de plus simple, puisqu'elle souhaite ardemment un bel enfant, que de porter les yeux avec insistance, au moment de l'acte sexuel, sur un tableau fixé au mur ou au plafond et représentant un bel homme ou un beau poupon ? En diffusant ce genre de sornettes, les médecins témoignent de leur incapacité, au moins jusqu'au milieu du 17^e s., à expliquer les raisons de la naissance pathologique, la face inverse de la naissance idéale.

La tradition chrétienne a repris à son compte l'idée que la volonté de la mère pouvait jouer un rôle dans le façonnage intra-utérin. Un esprit par ailleurs si éclairé comme Erasme estimait au 16^e s. dans son « *Discours sur les devoirs des mères pendant leur grossesse* » que les qualités de corps et d'esprit sont élaborées dès le séjour dans le ventre maternel :

« Ce soin des enfans, quand on les porte encore dans ses entrailles est la première partie de leur éducation. Car bien qu'ils ne soient pas encore nés, on ne laisse pas néanmoins autant qu'on le peut, de les préparer et de les former en cet état à des mœurs honnêtes et chrétiennes ».

Mais la volonté de la mère n'est pas seule en cause. Dans la croyance populaire, la corpulence de l'enfant y est aussi pour beaucoup. Le règne animal offre d'ailleurs maint exemple d'une telle réalité. Aristote ne souligne-t-il pas que « *les éléphants ont besoin de séjourner deux ans dans la matrice pour leur grande corpulence* » ? Dès lors apparaissent les raisons d'un séjour plus long des filles dans l'utérus maternel : « *Si un enfant menu et grêle dès sa conception ou première conformation, chaud et sec de complexion, remuant et trépigneux, a assez de neuf mois et quelques fois de sept pour sa maturité, à l'autre en faudra dix ou onze. Ainsi voit-on communément les filles venir jusqu'au bout du mois neuvième et les fils naître au commencement et entrée du mois* ».

Les filles cuisent moins vite et doivent donc rester plus longtemps au four que les garçons...

Mais l'image de l'enfant idéal résultait aussi de la vision que la société avait de l'enfant à naître.

L'IDEAL SOCIO-CULTUREL

Si l'on part de l'idée que l'enfant après sa naissance est non fini, puisqu'incapable pendant des mois de se tenir debout, qu'il est un être imparfait qui pendant des années ne peut subvenir seul à ses besoins élémentaires, on peut comprendre que les sociétés occidentales jusqu'en plein 19^e siècle aient été tentées de parfaire la nature en agissant sur le corps du nouveau-né : l'enfant idéal est donc aussi un enfant corrigé, complété, refait. Et c'est d'autant plus tentant d'intervenir sur ce corps qu'il est malléable et

soumis... Comment ne pas être tenté de « rectifier » cette pâte à modeler, que sa non-conformité à l'image idéale fait considérer comme inachevé ?

Les raisons qui ont poussé les populations les plus diverses depuis la plus haute antiquité à modifier certaines parties du corps du nouveau-né ne sont pas toujours claires. On a déformé pour des raisons religieuses, sociales et politiques. On sait que chez les Incas les mères rendaient la tête de leurs enfants mâles « longue et dure » et leur élargissaient le front pour en faire des guerriers à l'allure farouche. Les envahisseurs hunniques modifiaient eux aussi les crânes des nouveau-nés dans le but d'effrayer l'adversaire.

Les populations d'Europe occidentale n'ont pas échappé à cette pratique universelle. Elles ont certainement déformé en partie pour protéger les enfants des intempéries et des chutes, en serrant étroitement les crânes dans des bandages. Ces bourrelets protecteurs étaient complétés plus tard chez les adolescentes par des coiffes très ajustées qui modifiaient progressivement la forme de la tête que l'on prétendait préserver des coups et du froid. Mais cette explication n'est pas suffisante.

Ce que l'on craignait aussi c'était que les minces cartilages de la tête du nouveau-né ne s'écartent sous le poids de la masse cérébrale. Comme le confirme le témoignage d'un médecin qui avait enquêté en 1880 auprès des mères et accoucheuses du sud-ouest de la France ; celles-ci estimaient qu'il fallait « *toujours serrer fortement la tête des nouveau-nés parce que les os sont si faibles, quand ils existent, que la tête, sans cette précaution, deviendrait trop grosse et qu'elle pourrait s'ouvrir comme une amande* ».

Ces raisons fonctionnelles se sont accompagnées de bonne heure de recommandations d'ordre esthétique peut-on dire : faire « une belle tête »... Or, les critères de beauté n'étaient pas les mêmes partout. En France par exemple, toutes les régions n'ont pas déformé les crânes de manière identique. Ainsi dans la région toulousaine, dans le Poitou ou en Normandie, la tête du nouveau-né était fortement serrée à l'aide de bandeaux de toile, de foulards et de mouchoirs : elle prenait alors peu à peu une forme allongée et les enfants devenus adultes, hommes et femmes, conservaient leur vie durant cette déformation annulaire, dite « toulousaine », qui était parfois tout à fait spectaculaire. Dans ces régions, on avait la « tête longue ».

L'intervention était de nature différente en Gascogne, Auvergne, Alsace et dans les pays germaniques : la déformation résultait ici du mode de couchage du nouveau-né. Dans le berceau, on plaçait toujours l'enfant sur le dos, la tête appuyée sur un oreiller très dur rempli de balle d'avoine. Pour maintenir la tête en place, le corps étant lui-même immobilisé par le maillot, on tendait sur le front de l'enfant un mouchoir dont les pointes étaient fixées aux bords et au fond du berceau. Dans cette conformation, la tête était aplatie et ne se

développait que latéralement. Cette déformation par couchage donnait une tête ronde à nuque plate.

Ainsi, jusqu'au 19^e siècle, l'action sur le crâne des nouveau-né aboutissait à partager le sud-ouest en deux : à l'est, les Languedociens à « tête longue », en forme de courge, et à l'ouest, les Gascons à tête ronde et nuque plate. La coutume est restée vivace jusque vers 1870-1880, si bien qu'au début du 20^e siècle, on pouvait encore tracer une véritable frontière anthropologique entre les villages qui pratiquaient les deux types de déformation. Et il n'est pas anodin qu'aujourd'hui encore les joueurs de football du Languedoc traitent l'adversaire de « nuque plaque », faisant référence sans le savoir au qualificatif que leurs ancêtres utilisaient pour qualifier les Gascons...

La plupart des régions françaises et des pays d'Europe ont donc agi au cours des siècles passés sur le crâne des nouveau-né, le plus souvent pour des raisons esthétiques, pour atteindre un idéal de beauté. Et de cette ambitions les témoignages abondent. Au 16^e siècle, le penseur Jean Bodin soulignait que les Français faisaient « *consister la beauté dans un allongement particulier du crâne* » et un médecin de l'Albigeois soulignait à son tour au début du 19^e que « *la tête en pain de sucre* » des paysannes passait pour « *un caractère particulier de beauté* ». Au milieu du siècle, Gosse, un anthropologue, notait de son côté que « *chez les campagnards du Languedoc, on considère encore la tête allongée en arrière et à front fuyant comme la plus élégante* ».

Enfin au tout début du 20^e siècle, une enquête réalisée en Espagne témoignait de la persistance de la pratique dans les provinces les plus conservatrices, en particulier aux Canaries :

« *Une fois lavé et habillé, la première préoccupation de la sage-femme est de lui faire la tête, c'est-à-dire de l'arrondir comme une orange, pour des raisons d'ordre esthétique, opération, précisait-il, qu'il faut exécuter sans perdre de temps, parce s'il prend l'air du monde, il se produit de l'os* »...

Mais l'action sur le crâne n'avait pas seulement pour but de rendre l'enfant plus avenant. La tête étant le siège des fonctions nobles, en lui donnant une forme définie par un consensus ancestral on pensait influencer sur les facultés intellectuelles de l'enfant, développer sa vivacité d'esprit, sa capacité de réflexion. Ainsi se trouvait réfutée l'argumentation de certains médecins qui voulaient que la déformation soit responsable de troubles cérébraux, voire d'aliénation mentale. Or, l'aliéniste Pinel, originaire du Tarn, avait lui-même la tête très déformée ! Ce qui semblait prouver a-contrario l'inanité de la critique. La partie postérieure du crâne passait pour être l'endroit où l'on emmagasinait les connaissances, le siège de l'intelligence... En 1650, un jésuite professeur au collège de Limoges osait même encourager la déformation parce que, d'après lui, elle favorisait le talent oratoire et la mémoire !

« *Que la tête de l'enfant soit un peu longue, que par derrière, elle s'étende légèrement en pointe comme le bout d'une courge, il y aura un vaste champ, un lieu spacieux pour loger la mémoire* »

Les modifications apportées au corps du nouveau-né ne se limitaient d'ailleurs pas au crâne. Le nez était lui aussi l'objet d'une attention particulière ; dans toute l'Europe, « la mode » au 16^e siècle, et sans doute avant, était aux nez aquilins. A la naissance, la matrone s'empressait donc d'écraser les cartilages de l'enfant et de « *tirer le nez au dehors avec les doigts* » ; et aux Canaries elle procédait à l'opération en récitant une formule incantatoire : « *San Luis, san Luis, afilame la nariz* » ! Peut-être cette déformation était-elle plus nette chez les garçons que chez les filles, dans la mesure où l'on voyait traditionnellement une correspondance symbolique entre le nez et l'organe sexuel. « *Qui a bon nez a bon bas* », disait le proverbe provençal.

La déformation du corps tendait en effet à accentuer aussi les différences sexuelles. Dès sa naissance, la petite fille était « préparée » à tenir son futur rôle de femme. On lui faisait des fossettes, « *ces petites cavités requises pour une beauté parfaite* ». Ce qui consistait à « *mettre deux pois au bas des joues vers les angles de la bouche et de les y appuyer, pour y former deux petits trous* », selon le chirurgien parisien Dionis au 18^e siècle. Les femmes prétendaient qu'on le conservait toute la vie et que « *c'était un trait de beauté, aux filles principalement* ».

Mais la fillette était également préparée à son futur rôle de mère. Ainsi, dans la région de Gênes au 16^e siècle, on lui écartait les cartilages du bassin pour que plus tard elle accouche sans peine... Et au siècle suivant, à Paris mais pas seulement, l'accoucheuse lui façonnait les bouts de sein pour qu'elle soit plus tard une bonne nourrice de ses enfants... Le chirurgien lillois Michel Rennart conseillait de son côté en 1689 de tirer et allonger les bouts de seins « *avec le pouce et l'index graissés de lard frais et de pommade* ». Enfin dans le sud-ouest de la France au début du 20^e siècle encore, la matrone employait une « technique » différente : elle appliquait la bouche sur les bouts de seins et pratiquait la succion.

La dernière intervention que l'on effectuait sur le corps de l'enfant concernait le filet de la langue : on sectionnait le filet à la fois pour qu'il tète plus aisément et qu'il ait « la langue déliée », c'est-à-dire qu'il parle bien, pour qu'il ne soit pas « baveux », c'est-à-dire bègue... Pour effectuer cette incision, la matrone ne taillait jamais l'ongle qu'elle utilisait pour cette opération. Au 16^e siècle en Italie, c'était l'ongle de l'index qui était privilégié et au 19^e au Portugal c'était plutôt l'ongle du pouce ; l'accoucheuse sectionnait alors le filet en le pressant contre

l'ongle de l'index. Pour procéder à ce rituel, la matrone s'enduisait le doigt de sirop ou de miel.

Ces transformations que l'on faisait subir au corps du nouveau-né avaient forcément des incidences importantes sur l'allure ultérieure de l'homme adulte, sur sa manière de se tenir. C'était surtout vrai pour la déformation du crâne, car son allongement postérieur dans le cas de la déformation toulousaine modifiait le port de tête, puisque son centre de gravité s'en trouvait modifié. Le menton était projeté en avant et l'individu allait en quelque sorte « le nez au vent ». Les femmes étaient peut-être les plus concernées, puisque chez elles la déformation était entretenue toute la vie par des coiffes ajustées.

Vint un temps, dans les années 1870-1880, où les déformations du corps du nouveau-né interrogèrent. La pratique disparaissait des villes mais subsistait dans les campagnes. Or, c'était aussi le temps de la conquête coloniale et ce que l'on rapportait alors des comportements des populations heurtait parfois la sensibilité et la morale. On parlait de pratiques barbares... Jusqu'au moment où l'on prit conscience que les « barbares » étaient aussi chez nous ! Dès lors, très rapidement les déformations cessèrent et l'on cessa d'en parler... De telle sorte qu'aujourd'hui leur souvenir est depuis longtemps perdu.

Pour conclure

Dans les sociétés rurales des siècles passés -et ceci est valable au moins jusqu'au milieu du 19^e siècle- l'existence de chacun était sans cesse menacée et il fallait donc préparer le corps aux difficultés qui l'attendaient. Dans ce monde hostile, l'homme ne pouvait résister que grâce à la qualité de ses sens. Un enfant rachitique, un enfant qui entendait mal, qui voyait mal, qui s'exprimait mal était très vite un enfant condamné. C'était donc en affinant les sens, en les préservant, selon les traditions locales, que l'on entendait préparer le nouveau-né à sa vie d'adulte.

Influer sur le corps de l'enfant pour le rendre conforme à un certain modèle a été le propre de toutes les cultures. En agissant ainsi, on prétendait parachever l'œuvre de la nature puisqu'à sa naissance, l'enfant était un être inachevé. Il fallait « l'humaniser » en agissant sur les fonctions essentielles : le maillot devait maintenir le corps droit, puisque la position verticale est l'un des critères essentiels d'humanité ; la section du filet assurait la parole, l'autre fonction noble de l'homme ; la déformation du crâne avait à la fois pour objectif de forger une identité corporelle et de développer la mémoire et l'intelligence, alors que la déformation du nez devait assurer la beauté du visage.

Le corps ainsi complété, refait, était un autre corps, un corps qui, assurément, différait sensiblement du nôtre. Enfant idéal, enfant imaginaire ? Enfant d'un autre temps, oui, pour une autre société.